



# La maîtresse en maillot de bain de Yasmina Khadra

A framed photograph of a car's rear light assembly, showing a red taillight and a white reverse light. The photo is tilted slightly to the right and is set against a teal background.

La rose de Blida

APRÈS  
LA LUNE



# La maîtresse en maillot de bain

la collection des petits  
arrangements avec l'enfance

imaginée et dirigée par Jean-Jacques Reboux

La Maîtresse en maillot de bain, ce sont des textes courts, plus propices à l'envolée lyrique qu'à la plongée introspective. Des récits qui s'appuient sur l'instantané d'un souvenir transfiguré, un rêve de gosse fantasmé, un secret (cassure fondatrice ou simple coup de canif dans les sentiers de l'enfance), ou même - la mémoire permet tous les excès - un peu tout cela à la fois.

La Maîtresse en maillot de bain s'adresse à tous les publics. Parce que les histoires qui s'ouvrent grâce au sésame "quand j'étais petit" intéressent toutes les générations.



La rose de Blida

La baigneuse de couverture est une sculpture de Caroline Michel.  
Photo de l'auteur, page 61 : © Ulf Andersen, Gamma

ISBN 2-35227-001-4  
ISSN en cours

© Editions Après la Lune, 2006

La maîtresse en maillot de bain  
de Yasmina Khadra

La rose de Blida

ÉDITIONS APRÈS LA LUNE  
[www.apreslalune.com](http://www.apreslalune.com)



*À Antonio et Clari*

*Et à mes amis du festival del Sur (îles Canaries)*



# 1

La première fois que je l'ai vue, je sortais de la prison de l'école, ma couverture enroulée sur l'aisselle et mon oreiller sous l'autre bras.

— À bientôt, morpion, me lança un caporal ventripotent en faisant tournoyer son ceinturon à la manière d'une fronde.

Je ne fis attention ni à sa voix d'ogre ni à son sourire aux dents pourries par les beuveries et les cigarettes sans filtre. La dame qui attendait dans la cour venait de me happer telle une crue. Elle était belle comme un rêve impossible, presque irréaliste dans son tailleur blanc, les mains croisées sur la poitrine et le regard insaisissable.

Je ne me souviens pas d'avoir vu créature plus fascinante avant.

Elle devait avoir dans la trentaine mais en paraissait beaucoup moins, avec ses traits juvéniles et sa silhouette frêle, et ce regard lointain qui semblait puiser son éclat au fin fond de l'horizon.

Pendant deux minutes, je ne savais plus quelle porte prendre pour aller à l'air libre. Je restai cloué au milieu du poste de police, les yeux hagards et la bouche béante, incapable de comprendre ce qu'il m'arrivait.

Les deux soldats qui se tiraient les vers du nez dans le couloir étaient sous le charme, eux aussi. Ils observaient la dame de derrière la baie vitrée sans se rendre compte de l'inconvenance de leurs gestes.

– Tu veux que je t'appelle un taxi ? grogna encore le caporal.

– Hein ?

– T'as purgé ta peine, morpion. Maintenant tu disparais de ma vue.

Brusquement, j'eus honte de ma boule à zéro qui conférait à ma tronche un relief cabossé, de mes bottes sans lacets qui trahissaient mon statut de garçon peu recommandable et de mon treillis fripé qui sentait la sueur froide et le trou à rat. Je n'allais tout de même pas passer devant la dame dans une tenue aussi

débraillée et avec une figure violacée, bouffie de sommeil tourmenté.

– Fous le camp, aboya le caporal en se trémoussant sur son tabouret.

– Je peux sortir par derrière ?

– Non.

– S'il te plaît.

– Ça me plaît pas. Tu vas sortir par la porte principale, comme tout le monde. T'as peur que l'on te voie ? T'avais qu'à bien te tenir.

– S'il te plaît, chef.

Il secoua énergiquement son double menton qu'il avait blanchâtre comme le ventre d'un batracien :

– Te fatigue pas. J'ai pas plus de cœur qu'une tronçonneuse.

Il jeta un regard sur le cadran de sa montre et tordit ses grosses lèvres de crapaud-buffle sur le côté :

– Il est midi cinq ; tu dois réintégrer ta compagnie, et au pas de gymnastique, si tu tiens à ta jolie petite gueule. Le rassemblement est pour bientôt.

– Il y a une porte de sortie par derrière, le suppliai-je.

– C'est interdit au personnel non concerné par la permanence. Assez discuté comme ça.

Ne m'oblige pas à te botter le cul jusqu'à ce que ta merde te sorte par les narines, d'accord ? Tu vas me faire le plaisir de sortir par là, devant moi, pour que je t'aie à l'œil jusqu'à ce que tu disparaisses totalement de mon secteur.

Je compris qu'il n'y avait rien à glaner de ce côté, enserrai ma couverture sous mon aisselle comme si j'étais en train d'étouffer le caporal et, dépité, je dodelinai de la tête.

– On se retrouvera, promis-je, les dents serrées.

– Faut pas reporter à demain c'que l'on peut faire aujourd'hui, p'tit couillon. Mais si tu trouves qu'ici, c'est pas indiqué pour te donner en spectacle, t'as qu'à fixer l'heure et l'endroit qui te conviennent, et je serai au rendez-vous. Pour l'instant, tu dégages avant que je t'arrache la peau des fesses avec mon ceinturon.

Les deux soldats dans le couloir battirent soudain en retraite et s'éclipsèrent par une porte dérobée. Intrigué, le caporal se redressa si promptement que sa grosse bedaine se déversa entièrement sur ses genoux, semblable un bloc de gélatine : une Peugeot 403 noire venait d'envahir la cour dans un crissement de cailloutis.

– Bordel ! paniqua le caporal. C'est le capi-

taine. Retourne dans ta cellule jusqu'à ce que je vienne te chercher.

Sur ce, il se passa aussitôt en revue, rajustant par-ci un pan de sa vareuse, par-là un pli sur son pantalon.

Le capitaine s'extirpa de sa voiture tel un ours de son antre, colossal, le front proéminent et le regard vorace. Il claqua si fort la portière que mon cœur faillit me crever la poitrine. La dame l'accueillit avec un sourire qui, dans la muflerie ambiante, avait quelque chose d'inso-  
lite.

Le caporal me bouscula dans la cellule et se dépêcha de rejoindre son poste, une table rudimentaire dans un coin de la pièce. Tout de suite, il ouvrit un registre et plongea dedans, décidé à ne relever la tête qu'après le départ de l'officier.

Lorsqu'il revit me chercher, la Peugeot 403 avait disparu, emportant avec elle la féerie de tout à l'heure. Jamais la cour désertée ne m'a paru si grotesque qu'en cette fin de matinée quand, la dame volatilisée, ni l'arbre veillant sur la fontaine ni la treille se substituant au grillage ne parvinrent à recouvrer un soupçon d'élégance.

– Pouvez-vous nous répéter ce que j'étais

en train de dire, monsieur Moulessehoul ?

La voix de monsieur Jouini dût mettre un certain temps avant de m'atteindre tant j'étais absorbé par mes pensées, mais c'était surtout le silence, qui venait de me mettre en joue, qui m'éveilla à moi-même. Monsieur Jouini roulait des yeux chauffés à blanc par-dessus l'estrade. Le tableau, derrière lui, se voulait horizon, sauf que je ne disposais plus d'aucun moyen pour m'évader. Tous mes camarades de classe me considéraient avec intensité, les uns désapprobateurs, les autres amusés par ma perplexité.

– De quoi étais-je en train de parler, monsieur Moulessehoul ?

– Des oiseaux, me souffla traîtreusement Belkhedir dans mon dos.

– Des oiseaux, monsieur.

Une explosion de rire ébranla la classe.

Monsieur Jouini laissa ses élèves se désopiler la rate, probablement pour me faire prendre conscience du ridicule dont je me couvrais. Ensuite, descendant de l'estrade, il s'approcha de moi.

– Des oiseaux, ricana-t-il. Pourquoi pas des bourricots, puisqu'on y est ?

Sa main se posa délicatement sur ma nuque puis, sans crier gare, ses doigts se refermèrent

avec une violence telle que je sentis mes vertèbres cervicales s'émietter.

– Monsieur Moulessehoul, que vous rêviez d'automne ou de printemps en pleine hibernation, c'est votre affaire. Mais que vous ne me prêtiez pas toute votre attention pendant que je me tue à vous dispenser un merveilleux cours sur un génie nommé Pythagore, ça, c'est catégoriquement inexcusable. Surtout de la part d'un cancre qui a pas mal de points à rattraper.

– J'sais pas où j'avais la tête, monsieur.

– Faudrait d'abord en avoir une.

Ses doigts relâchèrent mon cou, escaladèrent ma mâchoire et s'emparèrent de mon oreille.

– Le problème est que j'ai horreur de me répéter, me signala-t-il d'une voix gutturale qui trahissait la colère en train de le sortir progressivement de ses gonds. Aussi, vous allez me faire le plaisir de prendre vos cliques et vos claques et d'aller bâiller aux corneilles ailleurs. Ici, on s'instruit, monsieur Moulessehoul, on ne se mouche pas dans les étoiles en plein jour.

Me tenant l'oreille entre le pouce et l'index, avec la même répugnance que s'il tenait un rat mort par la queue, il me fit traverser la classe et me jeta dehors en refermant sèchement la porte derrière moi.

La cour scolaire était déserte. Seuls deux soldats flanqués d'une brouette geignarde s'adonnaient à une corvée de secteur. Un coup d'œil du côté de la direction de l'école m'avertit que le surveillant général risquait de me tomber dessus à tout moment. Le lieutenant Ouared ne rigolait pas avec les élèves que les professeurs chassaient du cours. Des fois, il leur tapait dessus avec la pointe d'un compas, quand il ne leur rentrait pas carrément dedans. Pourtant, je ne me dépêchai pas de me mettre à l'abri ; j'étais fatigué. J'avais beau prendre l'ensemble de mes précautions, je finissais inmanquablement par gaffer et me mettre tout le monde sur le dos. Ne venais-je pas de purger une peine de huit jours d'arrêts justement parce que j'avais essayé de faire tourner en bourrique un sergent bouché à l'émeri ?

En réalité, je me sentais mal dans ma peau depuis que j'avais entrevu cette dame au sortir de la prison scolaire. Impossible de l'oublier une seconde. Son visage de houri, qu'un regard triste embaumait de noblesse, me poursuivait matin et soir. Combien de fois m'étais-je réveillé en sursaut au beau milieu de la nuit pour le chercher dans l'obscurité ? Combien de fois l'avais-je rêvée au détour d'un cours, obligeant

mes professeurs à m'esquinter l'oreille avant de me livrer pieds et mains liés à la furie du surveillant général ?

– Tu ne dois pas rester là, me dit le vague-mestre en sortant de la classe voisine. Le lieutenant rôde dans les parages et il est vachement en rogne.

Je le remerciai de la tête et fonçai droit sur la forêt qui commençait juste là où s'arrêtait le stade de foot. Quelques nuages jouaient à saute-mouton dans le ciel. Il avait plu la semaine passée, et les bois sentaient les feuilles mortes. Mes godasses patinaient sur la terre gorgée d'eau, me flanquant de temps à autre sur le postérieur. Il y avait, derrière un muret séculaire – ultime vestige d'une forteresse romaine rongée par les âges – une hutte que mes camarades et moi avions taillée parmi le branchage. C'était là que nous nous retrouvions après avoir écumé les vergers alentour pour partager nos « butins de guerre » et échafauder d'autres diableries. C'était aussi sur cet endroit que j'avais pris l'habitude de me rabattre lorsque je n'avais pas le moral. Cela faisait maintenant cinq ans que j'étais enfermé dans cet internat particulier – l'École des Cadets ; une école militaire conçue pour recueillir les orphelins de la guerre

d'Indépendance et à laquelle mon père, officier, m'avait confié pour que j'apprenne le métier des armes et embrasse une longue carrière de commandeur et de héros de la nation. Jamais je n'avais réussi à me faire à l'idée que mon père, en me ravissant à ma mère et à ma famille, pensât exclusivement à mon bien. J'avais à peine treize ans, et je lui en voulais de me priver de mes insouciances d'enfant en me soumettant à une discipline de fer capable de briser un adulte. J'étais malheureux au milieu de ces murs qui me retenaient captif de leur laideur. J'avais beau faire le malin, exceller dans les pitreries et braver les caporaux à tout bout de champ, je ne dormais que terrassé par mes infortunes et ne me levai le matin qu'avec la certitude d'en subir d'autres, plus sournoises et cruelles que celles négociées la veille. Mille fois l'idée de déserteur, de faire la courte échelle et de disparaître à jamais dans la nuit m'avait taraudé l'esprit ; nulle part je n'avais réussi à rassembler un minimum de conviction pour sauter le pas. Je me savais peu téméraire, sauf bien sûr lorsqu'il s'agissait de provoquer la colère d'un surveillant aux allures de kapo et finir soit à l'infirmerie avec les gencives ébranlées soit dans la prison de l'école. Depuis des

mois, j'essayais de me faire une raison, de me dire qu'après tout je n'étais pas seul dans le cantonnement, que j'y avais les meilleurs amis du monde et qu'en comparaison avec certains mêmes misérables entrevus dans les rues de Blida et d'Alger, je n'étais pas si mal loti. À peine ces rappels à l'ordre étaient-ils formulés que je retombais dare-dare dans la déprime, plus laminé qu'auparavant. Une seule fois, j'avais cru pouvoir faire contre mauvaise fortune bon cœur – ce fut lorsque je m'étais dégotté l'adresse d'une adolescente canadienne de Terrebonne qui souhaitait correspondre avec de jeunes gens de son âge aimant les voyages, la nature et la littérature. Elle s'appelait Véronique Cloutier. Je lui avais envoyé plusieurs lettres auxquelles elle n'avait jamais répondu. À cette époque, j'avais vécu l'attente du facteur comme une grossesse nerveuse, suspendu entre le lyrisme de l'espoir et la goujaterie des peines perdues. Il m'avait fallu des semaines et des semaines pour me rendre à l'évidence et comprendre que la fille du coupon-réponse ne me répondrait pas. Mon chagrin, en ce moment-là, avait frisé l'abjuration.

Les week-end, quand il m'arrivait, contre toute attente, de bénéficier d'une permission

de trente-six heures, je passais une éternité à m'astiquer devant un miroir, à vérifier un à un mes traits, les plis de ma tunique cendrée, l'éclat des douze boutons dorés sur ma vareuse, l'inclinaison réglementaire au millimètre près de mon béret ; me brossais les dents jusqu'à ce que mon sourire illumine mon visage, m'aspergeais de déodorant et filais à la conquête de Koléa, l'allure désinvolte et l'œil étincelant. Je remuais de fond en comble les rues de la ville à la recherche d'une petite amie, tandis que toutes les gamines que je rencontrais sur mon chemin se dépêchaient de changer de trottoir. Le soir, bredouille et désespéré, je me cachais quelque part jusque tard dans la nuit avant de retourner à l'école. Je faisais exprès de rentrer une dizaine de minutes avant l'extinction des feux pour faire croire à mes camarades de chambrée que je m'étais oublié en rendez-vous galant. Au début, cela soulevait quelques sourcils admiratifs puis, à la longue, mes récits roses se mirent à dépasser les bornes et plus personne ne prit pour argent comptant mes élucubrations. « On t'a suivi, Mo, m'avoua un soir Belkhedir qui voulait absolument tirer au clair mes histoires de joli cœur aux mille harems. T'es d'abord allé au ciné voir un film

hindou, ensuite, tu as acheté des biscuits dans une épicerie du côté du souk et du pain d'épice dans une boutique en face du kiosque, et tu es allé te cacher derrière le stade tout le soir pour nous faire croire que tu étais chez ta copine. T'as pas plus de copine qu'un eunuque, Quasimomo. Depuis le début, je savais que tu nous menais en bateau. Que tu parviennes à intéresser une vieille fille borgne et obèse, c'est dans tes cordes, après tout tu n'es pas plus moche qu'un pou. Mais que tu passes d'une blonde à une rouquine, et d'une infirmière à une collégienne à chaque permission, avec le cache-flamme qui te sert de gueule et ton crâne rasé avec une tondeuse enragée, faut pas abuser de notre complaisance. » Bien sûr, en mauvais perdant, je criais sur les toits que Belkhedir prêchait le faux pour avoir le vrai, qu'il était jaloux de mon aubaine et que, de toutes les façons, il s'agissait de ma vie privée... Rien à faire, le lendemain au réfectoire, dans les dortoirs, sous le préau pendant la récréation, tout le monde me montrait du doigt en rigolant à gorge déployée.

– Je t'ai cherché partout, me surprit 53 en écartant le branchage camouflant ma hutte. Qu'est-ce que tu fous dans la forêt, bordel ? Tu

as oublié que nous avons un match capital à livrer cet après-midi aux Algérois ?

– J’suis pas d’humeur à taper dans un ballon, aujourd’hui.

– Tu vas pas te débîner, hein ? On a besoin de toi comme ailier. Sebti a la crève. Il pourra pas jouer avant une semaine.

– Moi aussi, je suis mal.

– Dis pas de sottises, Mo. Lève-toi et allons nous restaurer. Les Algérois sont décidés à nous infliger notre première défaite au FASSU.

– M’en fiche.

– T’es pas bien du tout, Mo. J’aime pas ton regard. On dirait que tu te montes contre toi-même. Cet endroit est sinistre. Hé ! t’es pas en train de penser à te tuer !

– C’est quoi, la mort, sinon un sommeil plus long que les autres.

La réplique le terrifia.

– Sors de là, me cria-t-il. Cette saloperie de hutte est en train de te pourrir la tête.

Devant mon entêtement, il comprit qu’une grue n’aurait pas suffi à me soulever et courut chercher du renfort pour me déloger.

## 2.

– Il faut te ressaisir, Mo, me suppliait 53. Ce que t'es en train de t'infliger n'a pas de sens. Tu maigris à vue d'œil, t'as des cernes sur la figure et t'es tout le temps déplaisant.

– J'arrive pas à l'oublier, couinai-je.

– Bon sang ! Tu l'as à peine entrevue ! Tu peux pas tomber amoureux d'une femme que tu n'as même pas eu le temps de regarder de près.

– C'est plus fort que moi.

53 s'assit d'une fesse sur mon lit et me prit par la main.

– C'est ridicule, Mo.

– Je sais, mais j'y peux rien. Je veux savoir qui elle est, où elle habite... Je veux la revoir. Peut-être qu'après, tout rentrerait dans l'ordre.

– Tu disais qu'elle avait la trentaine, voyons.

– Et alors ?

– Et alors, elle pourrait être ta mère. Sincèrement, t'as pensé à elle, à ce qu'elle pense de cette histoire à la con. Un gamin de treize ans !... Je crois que les bouquins que t'arrêtes pas de dévorer commencent à te court-circuiter les neurones. Tu lis trop, et maintenant tu t'installes dans la fiction au lieu de regarder la réalité en face.

À mon tour, je saisis 53 par son autre main.

– Je ne demande pas la lune. Je veux juste savoir qui elle est, c'est tout ; la revoir une dernière fois. Quel mal y a-t-il à ça ?

– En tous les cas, j'en vois pas l'intérêt. Tu vas la revoir, et puis après ? T'auras même pas le courage de l'approcher, je te connais. T'es aussi farouche qu'un fennec. À mon avis, t'es en train de te mentir ferme, et tu sembles adorer ça.

Dehors, le tonnerre fulmina, levant le vent comme un gibier. Il était à peine cinq heures de l'après-midi et déjà le soir rappliquait. De gros nuages survolaient l'école, semblables à des oiseaux de mauvais augure.

Quelques rafales glaciales s'engouffrèrent dans le dortoir, faisant claquer les portes et

grincer les volets. L'orage s'amenait sur ses gros sabots, précédé d'une soudaine vague de froid. Plus loin, imperceptible dans la grisaille, le mont Chréa s'apprêtait à recueillir les premiers flocons de neige.

53 continuait de me raisonner ; je ne l'écoutais plus. Après avoir récupéré mes mains, je m'approchai de la fenêtre et, le nez contre la vitre, je regardai l'hiver déballer son paquetage avec le sans-gêne des troufions. Dans la cour caillouteuse, le sergent-chef Clovis malmenait la 4<sup>ème</sup> section. Une chiffé molle avait dû faire l'intéressant dans les rangs ; n'ayant pas le courage de se dénoncer, c'est l'ensemble du peloton qui trinquait. Le manège durait depuis deux heures. Les pauvres bougres étaient lessivés ; certains chaviraient sous les épreuves. Ils ne dénonceront pas le copain ; ils s'occuperont de lui après. Pour l'instant, ils se laissaient traîner dans la boue avec un rare stoïcisme, les coudes et les genoux pelés par le ramper, les mollets ankylosés par la marche de canard.

Les jurons de Clovis claquaient dans le vent comme des coups de feu, obscènes à horrifier une tenancière. Ses godasses partaient dans tous les sens, shootant dans les postérieurs, écrasant les nuques ; il gloussait d'aise à cha-

que fois que l'un de ses suppliciés tournait de l'œil.

– Bon, concéda 53. Je ne te promets rien, mais je vais voir ce que je peux tirer de cette histoire. T'es sorti de prison le 23 avril, n'est-ce pas ? Je connais un caporal qui bosse au niveau du poste de police. Il s'appelle Snouci. C'est un gars de Palikao, un voisin de quartier, très copain avec mon frère aîné. Je vais lui demander de nous renseigner sur la mystérieuse visiteuse.

– De quelle façon ?

– Normalement, toutes les visites, parentales ou autres, sont consignées sur le registre de permanence. Il lui suffit d'ouvrir la page du 23 avril et de chercher le nom de la dame.

– J'ai déjà essayé cette piste et ça n'a pas donné.

– T'as vérifié sur le registre ?

– J'ai demandé au planton Kada de le faire pour moi.

– Quoi ? Kada est analphabète trilingue, il ne sait même pas reconnaître son propre nom sur une liste d'appel. Je vais toucher deux mots à notre ami Snouci. Il nous dira de quoi il retourne exactement.

– Nous aurons la réponse quand ?

– Lève le pied, Mo. Faut d'abord que je lui mette le grappin dessus. Y a des lustres que je l'ai perdu de vue.

– Salut, Job, ironisa 53 en me surprenant dans ma case au fond des bois.

Son intrusion m'exacerba autant que son sourire sardonique. De toute évidence, il commençait à en avoir assez de venir me chercher dans la forêt et de me trouver constamment retranché derrière une attitude d'ermite constipé, moi qui, d'habitude, pétait le feu pour des prunes. Ma verve tapageuse devait lui manquer.

Il écarta avec hargne le branchage qui camouflait l'entrée de ma planque.

– Ça va durer longtemps, ton numéro ?

– C'est quoi ton problème ?

– C'est toi qui poses problème. T'es en train de te laisser prendre à ton propre piège, Mo, je te préviens. Ta gueule ne me dit rien qui vaille.

– Ma gueule ?...

– Ouais, ta gueule. Elle est à déblander un tank. Et ça te donne l'air con.

Ses propos me transperçaient de part et d'autre telles des estocades, accentuant la colère en train de gronder en moi.

– Est-ce que tu m’as entendu me plaindre de quoi que ce soit ?

– T’es déjà à plaindre, Mo. Même Job rendrait le tablier.

Il se rendit compte qu’il ne faisait qu’aggraver les choses et consentit à me lâcher du lest. Il s’assit sur un gros caillou, s’empara d’une branche morte et, après un soupir interminable, il entreprit de dévaster un trou dans le sol.

– Je crois savoir qui elle est, lâcha-t-il d’un coup.

Ma pomme d’Adam me racla la gorge.

53, qui me surveillait de guingois, ajouta :

– Elle s’appelle Hawa... Hawa Sid Tami.

Je restai sur mes gardes.

– C’est pas une blague, m’assura-t-il.

– T’as intérêt.

– Le jour où tu l’as vue, elle venait de confier son rejeton à notre école. Notre bonhomme est dans la 4<sup>ème</sup> compagnie. Un p’tit Poucet ; il ne paie pas de mine.

– Tu lui as parlé ?

– Faudrait l’approcher, d’abord. Il déguer-pit dès qu’on lève les yeux sur lui.

– T’as rien d’autre sur sa mère ?

– J’suis pas payé pour. T’as un nom et un

prénom, et un point de repère. Le reste, ça dépend de toi. Normalement, ça doit suffire pour t'éveiller à toi-même. S'agit pas d'une pucelle en chaleur, mais d'une maman, mon gars. Elle est peut-être mariée et heureuse avec son Jules. Tu devrais mettre les pieds dans de l'eau fraîche, mon gars. Cette dame n'est pas pour toi.

– Qu'est-ce que t'en sais, tiens ?

Il me regarda avec pitié :

– T'as vu la gueule que t'as, Mo, mon frère ?

Même une guenon du zoo demanderait à réfléchir d'abord. À mon avis, tu fais exprès de jouer perdant. Mais là, t'es hors sujet. Ton truc ne tient pas la route. On a assez d'emmerdes comme ça, je t'assure. Deux avertissements la semaine dernière. Un de plus, et ce sera la boule à zéro plus trois jours de privation de vacances. Le jeu n'en vaut pas la chandelle, Mo. Retournons dans les rangs et oublions cette histoire à la con.

– C'est pas une histoire à la con, protestai-je. C'est mon histoire.

Excédé, 53 balança la branche par-dessus son épaule et se leva en époussetant son derrière.

– D'accord, Mo, conte-toi fleurette. Qui

sait ? Un crapaud pourrait cacher un beau prince. Mais, pour l'amour du ciel, quand tu l'auras dans le baba, ne viens pas me demander de te tripoter le cul pour te soulager.

Il m'avait fallu des jours et des nuits pour familiariser Fouad Sid Tami avec ma silhouette, et des semaines pour pouvoir l'approcher. C'était un garçon d'une douzaine d'années, frêle et craintif, prêt à se volatiliser au moindre geste brusque. Il était beau, la peau transparente et les yeux d'un vert limpide. Solitaire, il se tenait le plus loin possible de la cour de récréation, souvent tapi dans l'ombre d'une cage d'escalier. Il avait l'air malheureux, terriblement mal à l'aise dans notre école aux allures d'arène, avec ces singes hurleurs en uniforme qui couraient dans tous les sens, la bouche plus grande que le juron et les prunelles chauffées à blanc, et ces instructeurs droits comme des i qui ne savaient ni s'attendrir ni calmer les esprits.

Une fois, je le surpris debout devant un grillage éventré donnant sur des vergers « civils ». Peut-être songeait-il à prendre la clef des champs. Mais, à l'instar de la majorité des Cadets, il y avait entre l'envie de désertier et le courage de faire le mur un gouffre insondable. Combien de fois, moi-même excédé par les agissements de mes camarades et l'abus d'autorité des sous-officiers, n'avais-je juré de prendre mes cliques et mes claques et de fiche le camp sans me retourner ? Au dernier moment, je prenais conscience de l'inconsistance de mes convictions et retournais dans les rangs prendre mon mal en patience. Fuir pour aller où ? Nos parents nous auraient reconduits en nous bottant le derrière ; et puis, il y avait toutes ces sanctions, les privations de sortie, les boules à zéro, l'orientation sur des écoles de sous-off... C'était ce qui dissuadait Fouad. De toute évidence, il savait tout sur les risques qui guettaient son petit pied de l'autre côté du grillage. Le règlement de l'école était clair.

– Ils te rattraperont, le mis-je en garde.

– Je sais, fit-il sans se retourner.

Il y avait, dans son soupir, une peine de quoi déclencher une bourrasque.

– D'autres ont osé franchir le pas. On les a

retrouvés dans des gares perdues à grelotter de froid et à souffler dans leurs poings et on les a ramenés avec presque plus d'oreilles.

– C'est une école ou un bagne, s'écria-t-il excédé.

Le temps de relever la tête, Fouad n'était plus là. J'ignore comment il avait fait, c'était comme s'il s'était évanoui dans la nuit.

Mes tentatives de séduction échouèrent piteusement. J'étais trop maladroit et il était si fragile.

Je commençais à désespérer quand un soir, au sortir du cinéma de l'école, il m'aborda.

– T'es orphelin de guerre, toi aussi ?

Je reposai mon tabouret – la salle de projection de l'école ne disposant pas de chaises, chaque spectateur devait ramener un siège avec lui – et lui fis face. C'était la première fois qu'il m'adressait la parole en premier et ça me désarçonnait un peu.

– Tu disais ?...

– Est-ce que tu es un orphelin de la guerre ?

– Qu'est-ce qui te fait supposer ça ?

– On dit que l'école des Cadets a été conçue pour recueillir les orphelins de la guerre.

– C'est à peu près ça. Ton père est mort pendant la Révolution ?

Il baissa la tête :

– Non... il est vivant. Il vit en France avec une autre femme.

Il avait dit ça très vite, comme s'il craignait d'y renoncer à la dernière seconde. En relevant la tête, probablement pour voir l'effet que son aveu produisait sur moi, il avait le regard brillant, comme délivré, mais cerné d'un chagrin tel que ma main partit d'elle-même soutenir la sienne.

Il retira vivement son bras.

De nouveau, son petit cou blanc ploya de lassitude :

– C'est vrai qu'il faut attendre des mois avant de pouvoir rentrer chez soi ?

– C'est exact. Les vacances scolaires sont trimestrielles. Mais tu as droit à de la visite autant de fois que tes parents le souhaitent.

– J'ai pas de parents, trancha-t-il.

– Tu as bien une maman.

– J'en ai plus... Elle m'a promis un tas de trucs et elle les a jamais tenus... Elle disait que cette école était formidable, que j'allais me faire un tas de copains et tout...

– C'est toi qui ne veux pas te faire de copains, Fouad.

– J'suis pas bien, dans cette caserne. Pas

bien du tout, ajouta-t-il dans un soupir en s'en allant.

Je ramassai mon tabouret et me dépêchai pour le rattraper.

– C'est parce que t'es nouveau, lui dis-je. Au début, on est dépaysé, puis on s'y habitue. Mon père aussi m'avait raconté les mêmes bobards, que j'allais beaucoup aimer l'école, me faire des amis, apprendre un tas de trucs intéressants. Bien sûr, j'ai compris par la suite qu'il me menait en bateau. J'étais furieux et triste. Puis ça s'est tassé. J'ai commencé à me faire des potes, à déconner... Petit à petit, j'ai repris le dessus.

– Il est vivant, ton père ?

– Il est officier.

– Le mien était le directeur de la Jeunesse et des Sports, à Alger. Nous étions très bien, ma mère, lui et moi. Je ne sais ce qu'il lui a pris de tout foutre en l'air et d'aller en France épouser une roumia.

Ses yeux cherchèrent les miens dans l'obscurité.

– Mon père aussi nous a laissés tomber, ma mère et mes frères et sœurs, pour une autre femme, lui dis-je pour le rassurer.

– C'était une camarade d'école qu'il avait

perdue de vue durant la guerre. Il l'avait aimée avant ma mère, je crois. Puis, il y a eu ce maudit congrès du Parti. Les journalistes rappliquaient des quatre coins du monde. Mon père était chargé de les accueillir. La roumia était là. Elle était devenue photographe de presse. Mon père était comme dans les vapes. Il rentrait à la maison et ne comprenait plus ce que ma mère lui disait. Il ne l'entendait même pas. Ça a duré des mois. Ma mère était aux abois. Elle sentait que quelque chose de grave se préparait. Je les ai entendus un soir se parler. Ma mère pleurait. Lui, il disait seulement qu'il était désolé. Le matin, il a sauté dans un avion et est parti rejoindre la roumia en France...

Soudain, il balança furieusement son tabouret dans un arbuste et fila droit sur le dortoir. Je ne cherchai pas à le rattraper. Il est des retraites qui ne trompent pas. Il ne fallait surtout pas s'y opposer. Je restai au beau milieu de la chaussée, interdit, et je le regardai s'éloigner sans se retourner. Il y avait dans sa fuite éperdue un désespoir qui me fendit le cœur tel un couperet.

Un soir, Fouad disparut. Je le cherchai partout, à l'infirmierie, à la bibliothèque, du côté

des stades ; il n'était nulle part. Mon inquiétude s'accroît lorsque je ne le vis pas, non plus, dans le réfectoire à l'heure du souper. Quand le clairon sonna l'extinction des feux, nous sommant ainsi de rejoindre nos chambrées et de nous mettre au lit, mon inquiétude se mua en panique.

— Il se cache sûrement quelque part, me rassura 53.

— Ce n'est pas dans ses habitudes. Il lui est arrivé quelque chose, y a pas de doute.

— Dans ce cas, va le signaler au sous-officier de permanence.

C'était ce que j'avais l'intention de faire. Mais avant, il me fallait être sûr de ce que j'allais avancer. Si Fouad s'était blessé et se trouvait dans un coin, incapable d'appeler au secours ou de se traîner jusqu'à la cour scolaire, on pourrait donner l'alerte et déclencher une battue pour le retrouver — il arrivait souvent qu'un cadet se blesse dans la forêt. Par contre, si Fouad avait tout bonnement fait le mur pour descendre en ville, je passerais pour un mouchard, et mes camarades ne me feraient pas de cadeau.

Je rejoignis ma chambrée pour réfléchir. Une fois l'appel effectué, je me rhabillai et profitai de l'obscurité pour me faufiler jusqu'à la

lisière des bois, une torche à la main. Fouad n'était pas dans la forêt. Je l'avais appelé à me déboîter la glotte ; hormis le cri d'une chouette, pas de réponse. Je revins du côté du grillage où je l'avais surpris une fois en train de contempler une faille. Personne. L'ouverture avait été rafistolée avec du fil de fer barbelé.

Je décidai d'alerter le sous-officier de permanence.

En regagnant le dortoir, je vis de la lumière au fond du bloc scolaire. À cette heure-ci, toutes les lumières devaient être éteintes et les classes fermées à double tour. Je m'approchai de la salle éclairée, jetai un coup d'œil à travers la vitre : Fouad était là, penché sur le bureau du professeur, un stylo dans la bouche et un tas de feuillets sous la main.

– Bon sang ! Ça fait des heures que je te cherche.

– J'étais là.

– Tu sais l'heure qu'il est ?

– Non.

– Tu n'as pas entendu sonner l'extinction des feux ?

– Non.

– On t'a sûrement porté absent sur le registre des appels.

Il haussa les épaules.

J'étais toutefois soulagé de le retrouver.

— C'est un devoir ? lui demandai-je en montrant du menton le tas de feuillets.

— Non.

— Une dissertation ?

— Une lettre. Je suis en train d'écrire une lettre pour ma mère.

— Je vois plusieurs feuilles, lui fis-je remarquer, sceptique.

— J'ai pas mal de choses sur le cœur.

— Je vois.

Il ramassa ses feuilles, les tapota contre le bureau pour les niveler et le reposa sur le côté de façon à ce que je ne puisse pas lire ce qu'il avait écrit dessus.

— À ta place, j'éviterais de dire des saloperies sur l'école et les instructeurs.

— Ma mère doit savoir qu'elle m'a menti, que cette école est triste à mourir.

— Oui, mais pas dans une lettre. Ici, le courrier est lu par la direction ; celui que l'on reçoit et celui que l'on envoie.

Il fronça les sourcils.

— C'est le règlement, Fouad. Il est interdit de coller les enveloppes avant de les poster. Comme ça, les lecteurs de la direction ne seront

pas obligés de les déchirer. Tout ce que nous écrivons à nos parents est passé au peigne fin. La moindre allusion aux exactions qui sévissent dans le cantonnement, la moindre critique du régime scolaire est repérée, et son auteur sévèrement puni. Si tu veux vraiment te plaindre à ta maman, attends de rentrer chez toi pendant les vacances.

Il était comme tétanisé.

– Je ne tiendrai pas jusqu'aux vacances, gémit-il. Il faut que ma mère sache que je ne suis pas bien dans cette foutue caserne, et le plus tôt sera le mieux...

Il plia soigneusement les feuillets et les introduisit dans une grande enveloppe jaune.

– Je trouverai bien une solution, grogna-t-il.

– Laquelle ? Si tu penses faire le mur pour aller la poster en ville, d'autres ont eu la même idée que toi et l'ont payé cher. La direction a des lecteurs jusque dans la poste de la ville.

Sa colère décupla. Mes propos l'exacerbaient. Je vis ses épaules se contracter, ses lèvres se charger de dépit.

– Ta mère habite où ?

– À Blida.

– C'est pas loin. Une vingtaine de kilomètres, c'est pas la mer à boire.

Ne voyant pas où je voulais en venir, il se prit les tempes entre les mains et attendit de se calmer.

– Si tu veux, je peux la porter en mains propres à ta mère, lui proposai-je tout de go. C'est la seule solution.

Il releva vivement la tête, me considéra avec une intensité telle que j'en déglutis.

– Tu ferais ça pour moi ?

– Les amis sont faits pour ça, Fouad. Tu n'as qu'à m'indiquer l'adresse.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit. Étendu sur mon lit, tout habillé, je n'arrêtais pas de fixer le plafond. J'allais enfin revoir la femme qui avait tout chamboulé en moi. J'échafaudais des plans invraisemblables pour tromper la vigilance des instructeurs et me rendre à Blida sans me faire prendre. Au début, je voulus partir dès le lendemain, mais j'avais un devoir surveillé en histoire-géo et mon absence n'avait aucune chance de passer inaperçue. Finalement, j'optai pour le jeudi après-midi. L'école accueillait le championnat scolaire de handball. Il allait y avoir foule car les lycéens civils arrivaient en masse chez nous, beaucoup plus

pour voir où et comment vivaient les cadets que pour supporter leurs équipes. Notre école avait toujours fasciné les étrangers, et les rumeurs les plus farfelues se chargeaient de la rendre plus excitante encore.

Le jeudi, après le déjeuner, au moment où les premiers autocars commençaient à faire crisser le cailloutis du parking, je mis le cap sur les bois. Fouad m'accompagna jusqu'à ma case, au fond de la forêt. C'était là où je cachais ma tenue civile, sévèrement ficelée dans un sac en plastique pour la protéger de la pluie. À l'école, les habits de la ville étaient interdits ; tout vêtement non réglementaire était confisqué et son détenteur mis aux arrêts.

Je me changeai en vitesse, remis mon treillis et mes rangers dans le sac, glissai la lettre de Fouad sous ma chemise et fonçai à travers la forêt jusqu'aux vergers voisins, de l'autre côté des grillages.

Je mis une heure pour atteindre les champs sur la colline, scrutant les alentours à l'affût d'une silhouette suspecte. Une fois en aval, je pouvais enfin me détendre un peu. Un paysan accepta de me transporter sur son tracteur jusqu'à la route bitumée. Il comprit tout de suite d'où je venais et n'en fit aucun commentaire.

Les cadets empruntaient généralement les mêmes sentiers lorsqu'ils faisaient le mur pour rejoindre Blida.

J'atteignis la ville des Roses une demi-heure après l'appel du muezzin. Un conducteur de fourgonnette m'avait ramassé sur le bord de la route et m'avait même proposé de me conduire à Alger si je voulais.

– Non, merci. Je dois rendre visite à une parente qui habite à cette adresse, lui dis-je en lui montrant l'enveloppe. J'sais pas où ça se trouve.

– Désolé, p'tit, j'suis pas d'ici, moi non plus. Mais on demandera.

Le chauffeur finit par me déposer dans le quartier en question. Fouad m'avait à peu près décrit les parages. C'est derrière une petite église transformée en bibliothèque, m'expliquait-il. Il y a un fleuriste sur la gauche, tu suis la rue tout droit, et au bout, tu tombes sur un square avec des bancs peints en vert. Notre maison est juste en face, au numéro 13.

J'arrivai au n° 13... Quel ne fut pas mon choc quand je reconnus la 403 noire du capitaine garée devant l'entrée ! Terrifié et outré à la fois, je me cachai derrière un arbre dans le square et priai à perdre haleine pour que la

403 disparaisse de ma vue. Maintenant que j'étais à deux doigts de revoir la femme qui m'habitait corps et âme, je souffrais de ne pouvoir cogner à sa porte. Je m'imaginai lui remettant en mains propres la lettre de son rejeton, le cœur battant la chamade. Oserais-je lever les yeux sur elle, soutenir son regard ? Comment allait-elle réagir ? M'inviterait-elle à entrer, à prendre place sur une chaise ; m'offrirait-elle une boisson glacée ou un thé ? J'étais fou furieux contre la poisse qui gâchait mes rêves, contre la voiture qui me barrait le chemin, qui m'empêchait de rejoindre mon fantasme. Des heures durant, affamé, la gorge aride, je restai derrière l'arbre, la lettre de Fouad dans la poche intérieure de ma veste, à attendre qu'un coup de vent emporte au loin cette maudite Peugeot. Vers le soir, tandis que le soleil glissait subrepticement derrière la carure impressionnante de Chréa, je compris que j'étais en train de perdre mon temps. Si ça se trouvait, le capitaine et la mère de Fouad étaient amants ; ils allaient peut-être passer la nuit ensemble. À quoi bon insister ? Le dernier autocar pour Koléa était pour bientôt ; la nuit, les automobilistes se méfiaient des auto-stoppeurs. La mort dans l'âme, je décidai de ren-

trer. Mais avant, avec mon canif, j'avais crevé les quatre roues de la 403, et sans le cri d'un voisin sortant sa poubelle, j'aurais esquiné le rétroviseur et balaféré le capot.



– Ne mens pas, hurle le capitaine en me catapultant contre le mur. On t’a vu porter tes sales pattes sur ma voiture. Le voisin t’a formellement identifié. Une tête de rat flanquée d’une paire de lunettes cerclées, et qui détalait comme une gerboise. Pas besoin de consulter une cartomancienne pour deviner de qui il s’agit... Petite crotte, est-ce que je peux savoir : un ; ce que tu foutais à Blida un jeudi après-midi ? Deux ; ce que tu fichais dans ce quartier tranquille ? Trois ; ce qui t’a pris de mettre à plat les quatre roues de ma bagnole ?

J’avais la gueule assez amochée et les mâchoires sérieusement ébranlées pour parvenir à prononcer quoi que ce soit. Le capitaine était hors de lui. Un moment, j’avais cru qu’il allait

me tuer. Ses gifles résonnaient contre mes tempes telles des massues. Plus je chavirais sous les coups, et plus il redoublait de férocité. J'avais toujours soupçonné qu'il ne me portait pas dans son cœur, et là il mettait un point d'honneur à me le confirmer. Quand le caporal était venu m'annoncer que le capitaine m'attendait de pied ferme dans son bureau, j'avais pensé que c'était encore pour des broutilles. J'étais à mille lieues de soupçonner qu'il savait. Comment avait-il fait ? Son histoire de voisin ne tenait pas la route. Il faisait noir, et j'avais pris mes jambes au cou avant que l'autre devine ce que j'étais en train de fabriquer. Comment le capitaine avait-il fait pour me mettre le grappin dessus en moins de deux jours ? Quelqu'un m'avait sans doute trahi car, à mon retour de Blida, la rage qui me bouffait les tripes m'avait poussé à révéler des trucs qu'il me fallait absolument taire. Une de mes confidences avait dû traîner là où il ne fallait pas ; la délation est aussi vieille que le monde. Des mois et des mois plus tard, j'avais cherché où j'avais gaffé, qui aurait pu me balancer ; jamais je n'avais réussi à lever le gibier.

Je fus traduit devant le conseil de discipline qui me condamna à six mois de privation de

quartier libre assortis d'une boule à zéro renouvelable, et à une semaine de privation de vacances. En attendant, je fus convié à dix jours d'arrêt de rigueur, le temps pour moi de mesurer la gravité de mes méfaits. Il fut même question, devant mon cas désespérant, de m'orienter sur une école de sous-officier car je n'avais ni le poids ni la taille d'un futur commandeur et, de toute évidence, aucune chance de me ressaisir.

Fouad estimait que je lui avais menti, que je n'étais jamais allé à Blida, et que toute cette mascarade consistait à abuser de sa confiance et à lire en secret la lettre qu'il avait écrite à sa mère. Il en était tellement convaincu que je n'avais pas insisté. La guigne qui me collait aux trousses m'avait appris à ne pas trop insister. Ça faisait partie des règles du jeu ; pourquoi chercher à récupérer ce qui était perdu d'avance. Fouad ne m'adressa plus la parole et m'évita comme la peste. À chaque fois qu'il me croisait sur sa route, il détournait le visage et pressait le pas pour s'éloigner.

Vinrent les vacances scolaires. Une belle pagaille que le départ en vacances. Les cadets entraient en transe. La veille, ils laissaient éclater leur joie comme des forcenés puis, en un

tournemain, ils rangeaient leurs affaires, et hop ! ils se volatilisaient. L'école alors ressemblait à une planète sinistrée. Hormis quelques misérables « interdits de congé », c'était la dérégulation à perte de vue. Le troisième jour, nous n'étions plus qu'une poignée de punis à errer dans nos dortoirs vides, tels des fantômes. Le cinquième jour, je restai seul. Seul et tellement inutile. Un instructeur venait de temps à autre vérifier si j'étais toujours là, si le silence du cantonnement ne m'avait pas rendu fou, si je n'étais pas en train de me balancer au bout d'une corde. Lorsque le sous-officier de permanence m'annonça que ma peine était purgée et que je pouvais passer prendre mon titre de permission pour rentrer à Oran, j'étais sur le point de péter les plombs. Sans enthousiasme, je m'étais défait de ma tunique de brebis galeuse et j'avais sauté dans le premier autocar pour Blida. Curieusement, alors que j'attendais mon train à la gare, pas une fois je n'avais cédé à la tentation de retourner dans le quartier où Fouad et sa mère habitaient. C'était comme si plus rien ne m'enchantaient plus. Je subissais la méprise de Fouad comme un cas de conscience ; je l'avais blessé ; jamais je n'avais vu d'yeux aussi affligés que lorsqu'il m'avait accusé d'avoir

trahi sa confiance. Sa déception me persécuta partout où je me rendais, gâchant ainsi les quelques jours passés auprès de ma famille et les moments de répit que j'espérais m'offrir sur la terrasse des cafés. Le soir, impossible de fermer l'œil sans retrouver le minois outré de Fouad. Le matin, je me levais avec le même chagrin. Je n'arrêtais pas d'aller sur le front de mer contempler le va-et-vient des bateaux. J'étais triste à mourir.

De retour à Koléa, je constatai que Fouad n'était pas rentré de vacances. Une semaine plus tard, un instructeur vint dans sa chambre chercher ses affaires. Il nous apprit que le petit ne reviendrait plus, que sa mère l'avait retiré de l'école.

À la fin de la même semaine, malgré la sanction qui pesait encore sur moi, je fis le mur et me rendis à Blida en auto-stop. Le pavillon n° 13, en face du square, ne répondit pas lorsque j'appuyai sur son carillon. Je sonnai, sonnai à m'esquinter l'index. À bout, je me laissai choir sur le perron et pris ma tête à deux mains. Je crois m'être assoupi car le soir tombait déjà quand une voisine me réveilla.

– Ne reste pas ici, petit.

– Pourquoi personne ne me répond pas ?

lui demandai-je en me remettant à tripoter le carillon du n° 13.

– C'est parce que la maison est vide. Le papa est revenu. Il a pris sa femme et son gosse, et tous les trois sont partis en France. Pour de bon. Ils ont cédé leur maison pour une bouchée de pain tant ils étaient pressés de s'en aller.

J'ignore si c'était déjà la nuit, mais jamais Blida ne m'avait paru aussi abyssal et les lendemains aussi ténébreux. J'étais rentré à Koléa comme une épave dont aucun flot ne voulait. Misérable. Pauvre. Aveugle. Et nu. Des années durant, je m'en étais voulu de m'être laissé aller de la sorte, d'avoir fait tout un plat d'un amour platonique qui n'aurait pas dû avoir lieu. Comment avais-je pu tomber dans mon propre piège ? Qu'avais-je cherché à prouver ? Aujourd'hui encore je me pose la question. Comment une femme à peine entrevue était-elle devenue, dans mon esprit, plus intense qu'une obsession, aussi vaste que l'horizon. Bien sûr, entre deux évocations, il m'arrive d'en rire aux larmes, et pourtant, lorsque le rire s'essouffle, les larmes voilent longtemps après mon regard. Il est des histoires qui dépassent l'entendement ; celle que j'ai contractée

violemment en sortant de la prison scolaire, il y a près de quarante ans, m'échappera toujours. Souvent, tandis que je parcours la France à la rencontre de mon lectorat, alors que je découvre de nouveaux visages dans les salles qui m'accueillent, je me surprends à chercher celui de Hawa. Malgré les décennies qui séparent notre première et unique rencontre – notre première et unique éclipse –, je suis absolument certain de le reconnaître du premier coup. Qu'est-elle devenue ? Où est-elle ? Est-elle encore de ce monde, dans ce pays, ou bien a-t-il mis le cap sur d'autres contrées ? Je l'ignore. Tout ce que je sais est que je ne me ferais guère à l'idée qu'elle relève de l'histoire ancienne, d'un dérapage affectif, d'une fabulation de galopin en mal de tendresse ; pour rien au monde je ne souhaiterais tourner une page que je n'avais pas eu le temps d'écrire et dont la blancheur symbolise la virginité de mes plus intimes pensées, l'innocence de mes plus violents désirs. Parfois, à la fin d'une séance de signature ou bien après un entretien avec mon public, à Toulouse, à Lamballe ou ailleurs, en entendant une lectrice retardataire se dépêcher pour me rattraper, son bouquin à dédicacer contre sa poitrine, je m'arrête et me retourne.

L'espace d'une fraction de seconde, aussi absurde que cela puisse paraître, mon cœur frémit plus fort que d'habitude, et je m'entends me demander... et si c'était elle ?





Yasmina Khadra



## Qu'est-ce qu'il a fait ?

**10 janvier 1955**/ Naît à Kenadsa, dans le Sahara algérien, d'un père infirmier et d'une mère nomade.

**Septembre 1964**/ Son père, entre-temps devenu officier dans les rangs de l'ALN-ANP, le confie à l'école des Cadets de la Révolution à Tlemcen.

**Septembre 1968**/ Rejoint le lycée militaire de Koléa.

**1973**/ Écrit *Houria*, son premier recueil de nouvelles publiable, qui paraîtra en 1984 chez l'ENAL-Alger.

**Septembre 1975**/ Rejoint l'Académie Inter-armes de Cherchell pour entamer une carrière d'officier.

**1978**/ Rejoint les unités de combat sur le front ouest, durant la guerre froide contre le Maroc.

**1989**/ Suite à une circulaire de sa hiérarchie le soumettant à un comité de censure militaire, opte pour la clandestinité et crée le commissaire Llob. Auparavant, il avait publié six livres sous son vrai nom, Mohammed Moulessehou, et reçu plusieurs prix littéraires en France et en Algérie.

**1<sup>er</sup> novembre 1994**/ Assiste à un attentat terroriste dans un cimetière, à l'est de Mostaganem, où des enfants et des scouts sont déchiquetés par une bombe dissimulée dans une tombe. Commence l'écriture de *Morituri*, qui paraîtra en France en 1997 aux éditions Baleine, sous le pseudonyme de Yasmina Khadra.

**Septembre 2000**/ Prend sa retraite et quitte l'Algérie pour le Mexique, avec sa femme et ses trois enfants.

**2001**/ S'installe avec sa famille en France et se consacre à la littérature.

**2005**/ Parution de *L'attentat* (Julliard).

Ses romans sont traduits dans 21 pays.

Qu'est-ce qu'il a écrit ?

Chez Gallimard

(Folio policier)

**Morituri - 1997**

(adapté au cinéma par Okacha Touita)

**Double blanc - 1997**

**L'automne des chimères - 1998**

**La part du mort - 2005**

Chez Julliard

(repris par Pocket)

**Les agneaux du Seigneur - 1998**

**À quoi rêvent les loups - 1999**

**L'écrivain, autobiographie - 2001**

**L'imposture des mots, para-fiction - 2002**

**Les hirondelles de Kaboul - 2002**

**Cousine K - 2003**

(adapté au théâtre par Elie Briceno)

**La part du mort - 2004**

**L'attentat - 2005**

# la maîtresse en maillot de bain

la collection

des petits arrangements avec l'enfance

## ce mois-ci



Hervé Jaouen / **L'argent de la quête**



Yasmina Khadra / **La rose de Blida**



Dominique Sylvain / **Mon Brooklyn de quatre sous**



Jean-Jacques Reboux / **Au bonheur des poules**

## le mois prochain



Caryl Férey / **L'âge de pierre**



Sigmund F. / **Mon petit secret**

Dépôt légal : janvier 2006 - N° 89805  
Achévé d'imprimer en janvier 2006  
par l'imprimerie Corlet à Condé-sur-Noireau (Calvados)



# YASMINA KHADRA

LA ROSE DE BLIDA (et autres nouvelles)

En sortant de la prison de l'école des « Cadets » où il a été enfermé pour insubordination caractérisée, le petit Mohammed tombe éperdument amoureux d'une belle inconnue. Pour la revoir, il se rend en stop à Blida. La 403 du capitaine va mettre un terme brutal à ses illusions. Mais pas à sa quête, idéale et désespérée.

Quarante ans plus tard, devenu écrivain sous le nom de Yasmina Khadra, Mohammed Moulessehouli se souvient avec émotion de celle qui lui fit tourner la tête. Et la « Rose de Blida » ressuscite...

Cinq ans après sa première parution en 2006, revolez *La Rose de Blida*, accompagnée d'un bouquet de nouvelles au cœur de l'univers romanesque de l'auteur : les racines, le poids des traditions (*Le Faiseur de paix*), la cruelle bêtise des hommes (*L'Incompris*) et surtout l'Afrique, avec la magnifique *Wedigazen*. L'Afrique des sortilèges, des djinns, des croyances ancestrales, dont Yasmina Khadra n'a pas fini de sonder les espérances et les convulsions. Dans *Le Parrain*, il revient au polar, où il fit ses premières armes en littérature avec le commissaire Llob, que l'on verrait bien se délecter du parfum des printemps arabes...

De *Monturi* (1997) à *Ce que le jour doit à la nuit*, immense succès de librairie en 2006, Yasmina Khadra continue de construire une œuvre humaniste magistrale, qui fait de lui un des écrivains majeurs de la littérature francophone.

APRÈS  
LA LUNE

[www.apreslalune.com](http://www.apreslalune.com)

10 €  
Diffusion CDE  
Distribution SODIS



9 782352 270270